

Antonin Moeri

Antonin Moeri est né à Berne. Après ses premières années vécues à Mexico, il poursuit sa scolarité sur les rives du Léman, dans la région de Vevey. Adolescent, Antonin Moeri part à Genève pour y étudier à l'Université. Après avoir suivi les cours de l'École d'art dramatique de Strasbourg, il exerce le métier d'acteur en France et en Belgique.

Traducteur de Theodor Fontane, de Robert Walser et de Ludwig Hohl, il écrit cinq livres parus aux Éditions L'Âge d'Homme : *Le Fils à maman* en 1989 pour lequel il obtient le Premier Prix au concours littéraire de la revue {VWA}; *L'Île intérieure* en 1990; *Les Yeux safran* en 1991; un premier recueil de nouvelles *Allegro amoroso* en 1993 pour lequel il obtient le Prix Schiller 1994; *Cabier marine* en 1995. En 1998, il publie aux Éditions Bernard Campiche: *Igor*, suivi, en 2000, d'un deuxième recueil de nouvelles, *Paradise Now*, et, en 2003 (également publié en livre de poche en 2009), d'un troisième recueil de nouvelles, *Le Sourire de Mickey*. En 2007, il publie le roman *Juste un jour*, et, en 2010, le recueil de nouvelles *Tam-tam d'Éden*.

Antonin Moeri vit et travaille à Genève. Il séjourne une partie de l'année à Cully.

Antonin Moeri

L'Île intérieure

roman

Les Yeux safran

roman



camPoche

« L'Île intérieure » et
« Les Yeux safran »
ont parus à L'Âge d'Homme en 1990 et 1991

Ce livre a été subventionné par la Fondation suisse
pour la culture Pro Helvetia dans le cadre de la promotion
de livres de poche suisses en langue française

prhelvetia

« L'Île intérieure »,
« Les Yeux safran »,
trois cent troisième ouvrage publié
par Bernard Campiche Éditeur,
le cinquante-sixième de la collection camPoche,
a été réalisé avec les collaborations de Charlotte Monnier,
de Daniela Spring et de Julie Weidmann
Couverture et mise en pages : Bernard Campiche
Photographie de couverture : Philippe Pache, Lausanne
Photogravure : Bertrand Lauber, Color*, Prilly,
& Cédric Lauber, L-X-ir Images, Prilly
Impression et reliure : Imprimerie La Source d'Or,
à Clermont-Ferrand (ouvrage imprimé en France)

ISBN 978-2-88241-304-8
Tous droits réservés
© 2011 Bernard Campiche Éditeur
Grand-Rue 26 – CH-1350 Orbe
www.campiche.ch

L'ÎLE INTÉRIEURE

roman

« L'Île intérieure »
a paru en édition originale en 1990
aux Éditions L'Âge d'Homme, à Lausanne

DEPUIS des années je baladais par les villes et les campagnes pelées, les chemins et les routes, les boulevards et les salons le paradoxe de mon abjecte présence. Rares étaient ceux qui voulaient côtoyer le baveux animal aux flancs décharnés. En venais-je, dans les soirées où j'étais parfois invité, à parler de moi, de l'usure de mes semelles, du bitume ridé, des cailloux, des lumières et des ombres, les demoiselles baissaient les yeux de manière honteuse ou semblaient fortement intéressées par les masses gélatineuses qui grelottaient dans les plats qu'on leur tendait. Ainsi mes phrases se terminaient-elles en un doux murmure : exquis soliloque que personne n'écoutait et qui, par là même, m'enchantait. Me posait-on une question, je n'y répondais point, car l'occasion était trop belle de poursuivre à haute voix le monologue intérieur. La remarque d'une dame au sujet d'un mari refusant par principe de laver ses chaussettes pouvait déclencher chez moi les éclats d'un rire homérique. Sidérés, les yeux billes de loto, la main tremblante au bord de l'assiette, les convives devaient constater une fois de plus la présence de l'importun. Nul ne comprenait pour quelle raison il se trouvait là, les épaules affaissées et les jambes chastement croisées, les lunettes glissant sur l'arête

humide du nez, un splendide bracelet en or ouvragé autour du poignet droit d'une maigreur squelettique. Une dame aux yeux mi-clos de chatte qui veille, le museau légèrement retroussé et le sourire rare, humble et liquoreux, avait parlé du garçon isolé au maître de céans, jeune et brillant avocat à la Cour. Lequel venait de défendre une cause perdue, celle d'un escroc international sous les verrous dans une république voisine, devant répondre de ses nombreux délits dans les tribunaux des trois villes les plus importantes de ce pays voisin. On entendait le tambourinement des gracieux doigts aux ongles bien taillés, recouverts d'une laque étincelante, ceux de la dame au sourire de miel, sur la nappe de la longue table Empire. Au loin, bruit de chasse d'eau. Le bel avocat avait disparu depuis un moment qu'on pouvait qualifier de long. Peut-être aime-t-il lire là-bas le journal, me dis-je, dans la lumière jaune qui tombe du globe et les exhalaisons qui s'élèvent par bouffées entre les cuisses nues. Moment de quiétude riche en délicieuses petites crispations. Triomphale libération des entrailles à la muqueuse bien irriguée. Bien-être et paix qui permettent la lecture d'un article interminable, où il serait question d'un pépiniériste quinquagénaire qu'on a retrouvé gisant dans la mare de son propre sang, au quatrième étage d'un immeuble correctement sinistre de la morne banlieue. Personne ne semblait avoir perçu le chuintement de l'eau dans la cuvette en porcelaine. Mon ouïe est redoutablement fine, très exercée pour ausculter ce qu'on croit être le silence. La cloche du temple protestant fit résonner son limpide soprano

lorsque le juriste revint des waters en sifflant un air connu. Il fit claquer les talons de ses bottines vernies sur le parquet luisant. Soprano, claquement sec, sifflement, partition parfaite. Le compositeur avait imaginé une combinaison et une succession de sons pour un motif orchestré avec un incontestable génie contrapuntique. Ayant rejoint sa place en face de moi, l'homme de loi rejeta sa tête en arrière d'un mouvement brusque de chef d'orchestre inspiré ou irrité. Il lança sur l'assemblée un regard las et distrait. Des reflets jaunes luisaient dans ses yeux bruns. Cet homme au corps athlétique bien proportionné, dont les mains pâles sont veinées de bleu, me fit alors penser à un camarade d'école qui s'était, durant plusieurs années, identifié à Napoléon, qui a fini comptable dans un mystérieux institut pour le développement. Sous l'influence d'une femme arachnéenne qui le poursuivait d'une haine immotivée, le persécuta d'horrible façon, le ridiculisa en société, blessa sa fierté et son honneur, salit sa réputation, lui fit perdre tout orgueil, le camarade d'école subit des transformations autant sur le plan physique que sur le plan psychique. Personne n'a jamais su dire si son intelligence s'était alors développée ou atrophiée. Toujours est-il que, d'un point de vue strictement social, les apparences signalaient plutôt la réussite que le désastre. L'avocat me regardait depuis un moment. Le rouge me monta au front, car il se pencha ostensiblement vers moi pour dire dans un murmure de basse continue : je croyais que vous vouliez nous raconter un rêve... C'est vrai, c'est vrai, je vous l'avais promis, dis-je en gardant obstinément

la tête baissée et en cachant mes bras tremblants, tel un pénitent qui, jeté au fond d'un gouffre obscur, voudrait implorer la clémence du premier venu. C'est vrai... Tout le monde s'était tu. Les visages se tournèrent vers moi. J'entendis les phrases sortir peu à peu de ma bouche. Je sentis le sang battre contre mes tempes. Ma voix était voilée par l'émotion. Des larmes embuèrent mes yeux, devant lesquels flotta un instant l'image d'un crabe géant approchant ses pinces de mon cou déjà étranglé. Un champ hérissé de lames tranchantes, de piques et de fourches, je dus le traverser. Sur la cime du rempart qu'il fallut escalader se dressaient des tessons de bouteille. D'une voix sourde, presque sépulcrale, je racontai mon rêve, le réveil dans la boue onctueuse, l'hallucination finale. Pour les gens figés dans une attente fébrile j'évoquai les séances de travail qui avaient commencé depuis une semaine sur un vaste plateau, les décors mobiles figurant des murs sales. Par des ruelles étroites nous accédons sur le devant de la scène, dis-je en observant un tableau de maître accroché sur une paroi blanche derrière le bel avocat. Un illustre bonnet dirige les répétitions. Les rôles principaux ont été distribués à de fringants acteurs. L'un a des cheveux noirs, un teint de cire et des mains de pianiste, des jambes d'échassier et des épaules de nageur. Sa façon de se mouvoir rappelle celle des dames du monde. En plus séduisant. Irrésistible prestige du travesti entrevu dans un bar, accoudé au comptoir doré, longues pattes, nez en proue de navire, voix caverneuse lorsqu'il commanda son café, une jambe pliée posée comme un plateau

sur l'autre cuisse. Jamais je n'ai vu une femme se tenir de la sorte, dis-je en fixant tout à coup la dame au sourire de miel. Cet acteur c'est la coqueluche du public chic. Il possède un studio à Rome et un chalet en Suisse. L'autre a les cheveux roux, une impressionnante pomme d'Adam, une poitrine fine comme celle d'un oiseau. Son pantalon en velours est retenu par une épaisse ceinture à grosse boucle en laiton. C'est l'idole du public populaire. Il possède une vieille Mercedes noire au volant de laquelle il parcourt les routes du pays, fenêtres ouvertes quand il ne fait pas trop froid, clope au bec, en quête de rôles, donc de nourriture, de femmes et d'émotions vives. Dans une assemblée ou une soirée il se fait immédiatement remarquer par un toussotement sec et nerveux qui fait les délices de certains et qui me crispe, dis-je en ramenant mon regard sur le tableau qui représente une femme nue, dodue, vue de dos, couchée entre deux rideaux d'un rouge tirant sur le brun, vautrée sur le flanc dans un moutonnement d'édredons et de draps couleur crème. Les actrices ont été choisies parmi les plus talentueuses, les plus charmantes, les plus ambitieuses. J'ai du mal à échanger la moindre syllabe avec elles car j'ai été contacté pour un rôle quasi inexistant. Cette panne provoque sur mon corps une efflorescence de furoncles. Une comédienne blonde me fit remarquer que je sentais l'ail. Elle m'a également conseillé un déodorant spécial pour les aisselles. Je suis sujet à la transpiration depuis l'adolescence, dis-je en scrutant le puissant fessier partagé par une fine raie rose crevette, qui est comme le prolongement d'un pli du

drap retombant à cet endroit telle une vague dans sa propre écume... Que diable, n'ai-je pas le droit d'avoir mon odeur ? voulus-je rétorquer. Vos petites narines frémissent de dégoût. Flairent-elles la souillure et la corruption ? On dirait que des vapeurs sulfureuses ont agressé votre odorat si délicat. Je voudrais ouvrir votre ventre, y plonger ma grosse tête ronde, fouiller vos organes, respirer l'odeur de sang et de sanie, celle des sucres gastrique et pancréatique, et puis celle... je me tais. Savez-vous que l'hyperhidrose fit de moi un adolescent inquiet et nerveux, dis-je à celle qui, depuis le début de la soirée, affichait un air d'ennui qu'on eût pu prendre pour du cafard et qui n'était que dédain, mépris et haine de ma personne. Je subissais avec amertume les remarques de mon entourage, insistai-je en foudroyant du regard la créature agacée. Je baissais obstinément la tête et refusais d'aborder ce sujet avec quiconque. Persuadé d'être le seul à souffrir de ce mal, je me rendais la mine honteuse, la semelle triste et le dos courbe dans une pharmacie pour y acheter des lotions et des poudres. Ma mère disait que je ne pourrais jamais devenir violoniste, pilote de ligne ou mécanicien de précision. Si cette anomalie ne disparaît pas, adieu la carrière libérale car il est impossible de tenir un stylo avec une main gluante, disait ma mère, tu ne serais même pas en mesure de rédiger une ordonnance... Les propos de ma mère, de mes maîtres et de mes camarades rendaient ma situation intenable. Je craignais le pire. On m'avait parlé de solutions radicales, dis-je en épiait la bouche entrouverte de l'homme de loi qui, contre

toute attente, semblait prendre du plaisir à mes évocations. J'eus des visions d'opérations chirurgicales terrifiantes. J'entendis les hurlements des porcs qu'on égorge, les longs rots de lavabos qui se vident. La viande rouge dégoulinait. Un homme en blanc trifouillait avec la pointe d'un bistouri. Son nez aux narines dilatées humait avec bruit entre les mouches bourdonnantes. Flac floc, il pataugeait dans le sang qui collait aux semelles, coagulé dans les interstices. Odeur âcre. Glouglous d'eau putride, figée dans la poussière et la sciure. Armé d'une pelle en métal luisant, l'homme en blanc ramassait les tas violacés. On eût dit de la terre mêlée à du vinaigre de vin rouge. Il en remplit une brouette qu'il sortit en sifflant du bloc opératoire. On me cisaila la cage thoracique. Une main osseuse et onglée me sectionna un nerf. Une autre, gantée, ferme, aux phalanges d'une monstrueuse épaisseur, fouilla dans mes organes à la recherche d'une glande cachée qu'on pourrait arracher; pour mettre un terme à l'abondant excrétion qui empêchait le malheureux garçon de bien travailler à l'école... On m'avait dit: rien que pour travailler avec l'illustre bonnet, tu devrais accepter ce rôle. J'erre dans l'obscurité entre les fauteuils du parterre, entre les murs en carton, dans les couloirs et les cintres, pris d'un agréable vertige car oiseau je voudrais être à l'instant. Partout je promène avec nervosité ma présence ahurie, celle d'un homme qu'on peut très justement qualifier de trop. Je cherche le magicien dont j'ai vu la bobine dans les journaux, que je veux voir de près, dont je veux entendre la voix qui ne peut être que douce

d'après la forme des babines et celle du cou, sur les photographies découpées dans les quotidiens. Les acteurs se sont dispersés dans la salle. Ils profèrent leurs répliques qu'ils ont mémorisées. Ma nervosité se transforme en agitation, puis en impatience, enfin en désespoir infini. Je ne sais pas à quel moment précis je dois intervenir. J'ai oublié le titre de la pièce qu'on répète. À un machiniste croisé dans la pénombre d'une ruelle en carton-pâte, je demande : est-ce *La Surprise de l'amour* ou *Le Triomphe de l'amour*? Vous n'y êtes pas mon p'tit gars, répond l'homme simple en salopette, on répète *La Méprise*. J'humecte mon index pour feuilleter mon livre relié et trouver le morceau. Cependant que les acteurs ont terminé leur profération et que le metteur en scène a demandé le nom de celui qui n'a pas articulé ses trois phrases. On me fait savoir que je peux boucler ma valise et rentrer chez moi. Un jeune comédien d'origine slave et fréquentant les cours d'une école dramatique d'internationale réputation a été contacté. Les sentiments que j'éprouve sont doubles : un certain bonheur m'envahit à l'idée de quitter ce navire où l'on me confie un rôle humiliant, une rage brûlante fait trembler mes membres à l'idée d'être repoussé de partout. Les comédiens affichent des mines sombres et sévères d'instituteurs rigides, chargés d'inculquer les valeurs d'un État qui les dépasse et qu'ils abhorrent. Je lis sur leurs visages : quoi, t'es encore là à nous faire chier, tire-toi glaviot, infect putois, ignoble charogne, débarrasse-nous de ta présence répugnante... L'ennui est que je ne retrouve plus mes affaires. J'ai laissé dans un coin

obscur un sac contenant une brosse à dents, sur un des sièges du parterre un foulard en soie, cadeau de ma mère, dans ma loge une boîte à maquillage, derrière un mur en carton un confortable pantalon acheté dans une boutique de luxe. Cette quête de mes possessions s'éternise. Les acteurs sont de plus en plus excédés. L'homme de trop devient l'empêcheur de tourner en rond. Je sens naître en moi une force maléfique qui me procure enfin le sentiment d'exister. Un crime, vite, je vais étrangler un comédien, lui arracher les ongles et les yeux, les cheveux un à un, sectionner son membre avec les dents. L'envie devient nécessité. C'est le moment que j'ai choisi pour quitter cette abominable conjuration. Mes yeux se sont ouverts. Je fais souvent ce type de rêve, dis-je à la dame aux ongles bien taillés qui avait posé sa tête sur ses avant-bras et qui semblait dormir, qui semblait nager dans les eaux saumâtres de son tumultueux inconscient. Je ne veux pas interpréter ce rêve mais une chose est certaine : la situation du zéro lisse comme un caillou roulé par les eaux me ravit. La preuve du plaisir que j'éprouve à incarner ce genre de personnage, la voici : je me souviens toujours du songe. Le plus curieux, pensai-je en pliant les genoux et me tournant sur le flanc, les mains entre les cuisses, savourant la douce chaleur des draps blanchâtres, s'écoutant le lointain tic-tac de mon vieux réveil qui me donne l'agrément de me sentir somnoler, le plus curieux dans cette histoire est que, après avoir quitté le théâtre qui avait les dimensions d'un opéra fabuleux, je me suis rendu valise au bras à la gare. Un train m'a emmené dans

les Alpes où je pris part à la construction d'un gigantesque barrage. Le travail que je fournissais là, entre de solides gaillards silencieux, couverts de sueur, libérait en moi les pulsions de meurtre. La joie se lisait sur mon visage. Les hommes aux redoutables pectoraux conversaient volontiers avec moi lorsque nous étions assis autour de la planche qui servait de table, sur laquelle nous posions nos saucissons. Quel sens donner à tout cela ? demandai-je au bel avocat dont les paupières alourdies avaient tendance à se fermer. Aucun, répondit-il en maugréant. Mais surtout, criai-je presque, la nuque raide comme une matraque, ne pas perdre ces visions, ces songes, ces histoires qui justifient mon égarement sur l'aérolithe. Faible lueur cuivrée dans l'obscur fourré. Peut-être saurai-je mieux où je vais et pourquoi je vais. Je ne serai plus cadavre. Les fœtus au vinaigre, la cervelle de lézard, les rognons de phoque et les raves de palmier seront ma nourriture. Je filouterai les constellations, les auberges communales et les ministères publics. Le sinistre usurpateur sera sacré prince des ténèbres, évêque des cavernes, barde des tourbières. Ma culotte sera jupon. Ma vessie sera lanterne, mon nez boudin de porc et ma bouche anus morveux. Les cierges s'allumeront pour mon apothéose. J'ensevelirai les vivants et les morts dans mon ventre deltaïque. Je marcherai enfin à travers moi-même... Et d'une voix à la fois irritée, forte et perçante, dans un long hurlement d'animal traqué : je ne serai plus hors du monde... La dame au sourire de miel se réveilla en sursaut et secoua ses boucles. Ses longs doigts

recommencèrent aussitôt de tambouriner sur la nappe souillée de la table Empire. Les convives s'étaient levés les uns après les autres. Personne ne m'adressa la parole. Avais-je, une fois de plus, commis un impair ? On m'évita scrupuleusement et, sur le seuil du vaste appartement, le bel avocat se baissa noblement vers moi pour me dire dans un murmure de basse continue : je crois qu'il serait préférable, la prochaine fois, que vous restiez chez vous.

LORSQUE j'ai invité mon frère et sa chérie au restaurant, je ne savais pas que je regagnerais mon terrier avec un fauteuil à bascule. Une bouteille de champagne sous le bras, je suis arrivé à l'heure prévue. J'ai trouvé Julie en petite tenue. Dessous de soie d'une éclatante blancheur. Ils m'ont rappelé ceux d'Anne qui venait parfois me trouver il y a quelques mois encore, qui décida un jour d'espacer ses visites et que je ne vois plus; parce qu'elle s'est remise avec un homme qu'elle a honni, méprisé, vomi pendant longtemps. Après un procès qui dura trois ans, elle a obtenu quelques meubles dont une splendide armoire normande, la garde de son fils et une pension alimentaire. Cinq ans après la rupture qui fut, me disait-elle, un insupportable arrachement, un déchirement douloureux, j'ai mis des années à m'en remettre thérapie aidant, cinq ans après cette rupture elle l'a retrouvé, le mari honni, elle le revoit tous les matins au réveil, puisque côte à côte ils dorment de nouveau. Les mains de mon amie tremblaient quand elle racontait son histoire avec l'homme détesté: il m'a toujours trompée, il m'a toujours menti, il a mené une double vie, passant de chaudes nuits dans des hôtels de luxe en compagnie de dames élégantes, siestant sans

scrupule après les petits repas au champagne ; monsieur était en voyage d'affaires. Pendant ce temps je m'occupais de l'enfant, je m'épuisais à la maison. Depuis que j'ai appris la vérité j'ai perdu dix kilos, les tripes sont nouées, je suis fébrile, ma gorge se noue au moindre prétexte. J'ai voulu tout savoir, les détails, comment il les prenait les dames élégantes, ce qu'il leur disait avant, pendant et après, ce qu'il leur faisait, si elles jouissaient, comment elles jouissaient les dames élégantes. Je me flagellais, n'en avais jamais assez. Plus la douleur était vive, plus je me sentais chienne, plus je me sentais belle. Me suis alors acheté des jupes en cuir, des corsages noirs, des bijoux. Je partais le long des routes, fréquentais les bars louches, montais dans les étages de maisons sordides pour m'oublier dans les bras des camionneurs... Julie semblait émue et énervée. Ses cheveux n'étaient pas secs. Quel bonheur de pénétrer dans la douceur d'un petit foyer où la présence d'une jeune fille est propice à la musique des cœurs. Julie fila dans la salle de bain d'où émanaient des parfums exquis, à la fois suaves et corsés. Ayant pris place à côté du frigidaire qui ronronnait par intermittence, j'ai posé les mains ouvertes sur les cuisses. Oreille attentive au moindre craquement du plancher, au moindre murmure comme au moindre bruissement. Julie débrancha bientôt le séchoir électrique. L'eau coula dans le lavabo. Julie proféra des bribes de phrases dont le sens m'échappait. Se maquillait-elle à présent, se parfumait-elle ou colorait-elle ses ongles ? Ayant enfilé un peignoir en coton mercerisé, elle vint

demander si je désirais une boisson. Champagne, répondis-je. Elle m'offrit une cigarette à bout doré. Le bouchon marqua le plafond de son empreinte. La mousse se répandit sur la nappe saumon. Le mécanisme de la serrure cliqueta. Le trousseau de clés, en tombant dans la poche, tinta gaiement. Mon frère repoussa la porte. Bonsoir les cocos, dit-il d'une voix moelleuse. Il lança sa casquette verte sur un banc. Il accrocha son manteau à la patère en bois. Il semblait d'une humeur allègre. Il vint se vautrer sur une chaise, allongeant ses jambes tel un pater familias qui, après une journée passée à vérifier des comptes, des factures, des devis et des certificats de dépôt, échoue dans le havre de paix que représente à ses yeux le domicile conjugal. Julie lui servit une coupe de champagne et des amandes salées sur une petite assiette à bordure bleue... Le taxi attendait depuis un moment lorsque nous sortîmes de l'immeuble en chantant un vieux refrain égrillard. Un séduisant lascar le chauffeur, cheveux noirs, grandes oreilles hautes et épaisses. Son eau de toilette me convenait. Si j'en demandais la marque, ai-je pensé. J'ai choisi de me taire. Il n'est pas toujours opportun de poser des questions. Il est parfois plus élégant de préserver un voile. On peut préférer la façade d'une église à son intérieur. Pourquoi vouloir à tout prix débrouiller le mystère? De toute façon, il y a des choses que nous ne connaissons jamais à fond. Une énigme crée une expectative. Peut-on imaginer situation plus belle que celle de l'attente? Qui est musique. Mon frère parla beaucoup avec le chauffeur... Le serveur né à Leipzig portait un tablier en

cuir comme en ont les cordonniers. Une vieille dame, front large et bombé, peau blanche veinulée, nez en pied de marmite, m'a raconté qu'il avait été aide-cuisinier sur les navires de haute mer, ce qui explique, disait-elle en clignant de l'œil comme font les poupées qu'on penche en arrière, son agilité, son calme souverain, ses mouvements rapides et parfaitement coordonnés. En outre, disait la vieille, il a connu la froide misère, le mépris, les railleries et les grandes frayeurs, ce qui explique sa douceur et son extrême civilité. Il a supporté en silence l'exil, les poux, la vérole et la poisse. Ses nombreux efforts n'ont jamais été reconnus ni récompensés, ils confèrent à notre célibataire endurci, je cite la vieille, une fierté de stoïcien, une majesté de reine orientale. Avec son collier de barbe et sa chevelure d'un châtain tirant sur le roux, Willibald ressemble à un portrait de la Renaissance teutonne. Enfoncés dans leurs orbites, ses larges yeux d'un bleu céruléen sont cernés par des pattes-d'oie de rides malignes, lesquelles se plissent lorsque ses fines lèvres roses esquissent un sourire non commercial. Profonds sillons aux ailes du nez. Menton court et volontaire. Ossature apparente sous un épiderme délicat, écorché par endroits à cause d'un rasage trop appuyé. Willibald demanda d'une voix stridente: buvez quelque chose? Se grattant le cuir chevelu avec énergie, mon frère répondit d'une voix veloutée: demi de muscadet. Sifflotant comme un pinson, le serveur revint avec les verres, la carafe, la carte des mets et celle des vins. Commande fut passée... Mastiquant et sirotant, nous parlions peu, observant ceux qui

mangeaient autour de nous pour dire des méchancetés à leur sujet. La face illuminée de telle fille ou la truffe violacée de tel minet pouvait déclencher chez les deux frères un éclat de rire olympien. Le ricanement de Julie ressemblait plutôt au cri aigre de la fauvette qui se cache au fond des bois... Après avoir terminé repas et flacon, nous dûmes lever l'ancre. Willibald avait commencé de monter les chaises sur les tables. La salle brusquement vidée, un froid terrible nous saisit, les panneaux vitrés ayant été repoussés. Te souviens-tu du radiateur électrique que maman m'a offert ? demanda mon frère lorsque nous passâmes devant l'immeuble où il a habité. On respirait à plein nez une odeur de feuilles mortes qui macèrent dans la glu, la poussière et les crachats. De grandes lames minces superbement découpées virevoltaient ou décollaient légèrement de l'asphalte, poussées par les rafales glacées venues des collines arrondies, couvertes de neige. Les immeubles cossus pointaient dans l'air sombre leur puissante carrure. Oui, je crois, dis-je. Ciel rempli d'étoiles qu'on apercevait furtivement entre les masses nuageuses qui avançaient avec hostilité tels des bataillons montant au front. Le sourd grondement de la ville avait cessé. Mais à l'extrémité du large boulevard désert, partagé par une ligne blanche qui se déroulait en s'amincissant, un tramway fou fit entendre le crissement de ses roues neuves. Dans une voiture américaine, oblongue et brillante, rangée le long du trottoir à côté d'une boîte en fer-blanc contenant un téléphone, un homme à large nuque velue dormait, affalé contre le volant. Sur son crâne chauve se

refléétait la lumière des tubes fluorescents. Allons chercher l'appareil, dit mon frère, je l'avais laissé devant la porte de ma chambre, nous en avons besoin, Julie et moi, on nous a coupé le chauffage. À notre grand étonnement, plus de radiateur. À sa place, dans la pénombre, au fond d'un couloir bien astiqué, un somptueux rocking-chair recouvert d'une peau de mouton. Avons embarqué le siège sans même nous consulter. C'est ainsi que, depuis cette soirée, je me balance avec volupté, écoutant les sonates de Mozart ou lisant mon bien-aimé Pascal, ou encore, lorsque le livre s'abat sur mes genoux, pensant à ma sœur, à l'élégance de ses toilettes, à son visage grave, ardent et noble, à son aspect juvénile, à son ferme jugement, à sa liberté d'esprit. Un dimanche de septembre, nous marchions sur une route déserte. Un vent doux nous caressait les joues et le front, soulevant parfois la jupe aux motifs somptueux que ma sœur avait achetée en Iran. Silence. Nous allions sur le bitume ridé, entre les champs d'un vert soutenu. Ciel bleu sans le moindre filet de brume. Quelques vaches, debout ou couchées, le regard presque aveugle perdu dans une confusion de formes et de couleurs. Me parlant des concerts qu'elle venait de donner en Italie, me parlant de ses compositeurs préférés avec cet enthousiasme qui la fait frissonner comme un lac avant l'orage, Elsa me dit : je n'ai jamais aussi bien joué. Une photographie dans un journal italien la montre dans une rigidité suprême, assise devant l'instrument lustré, les reins arqués, une expression de joie sublime sur les lèvres, une larme sous l'œil droit.

Dans la lumière tombant des vitraux de la cathédrale aurait-elle entendu l'harmonie des sphères? Ses yeux mi-clos évoquent l'extase, le vertige, l'inexprimable vision, les limbes de l'inconscience. Elle a toujours été l'être sensible, imaginatif et généreux. J'ai toujours été l'être veule, sournois et cruel. Elle possède une intelligence hors du commun. Elle lisait des romans russes à une époque où je construisais des cabanes dans les forêts, chapardais des cerises, des poires, des prunes et des fraises dans le jardin soigneusement entretenu de l'irascible voisin bedonnant à tête de hibou, à une époque où j'abattais des oiseaux que j'enterrais avec solennité après leur avoir coupé les ailes. Au cours des soirées qu'elle organise dans sa villa, elle brille par ses propos, ses allusions, ses gestes à la fois mesurés et expressifs. Mon mutisme, ma maladresse, ma prunelle irritée éloignent de moi les curieux. J'ai su très tôt me rendre insignifiant. J'ai toujours prisé les recoins dérobés, les bouts de table, la proximité des portes de sortie. Être le centre d'intérêt me dégoûte plus que tout. Elsa ne comprend pas ce trait de caractère. Elle me méprise pour cela. Elle supporte ma présence comme on supporte celle d'un infirme ou d'un idiot. Elle sait m'humilier à sa façon, faire rire telle pianiste argentine, tel violoniste hongrois ou telle soprano anglaise. Son maître de musique, le célèbre Mamboury, lui prédisait un brillant avenir alors que je me battais encore avec les démons de la puberté, volant des couteaux, barbouillant les automobiles des notables de la cité, lançant des pierres ou des branches contre les autobus, fumant des cigarettes

volées dans les caves de l'école communale. Quel que soit le domaine dans lequel tu te développeras, lui disait le célèbre Mamboury, tu vaincras. Tu as le caractère d'une dominatrice. Il y a ceux qui sont forts, il y a ceux qui sont faibles. C'est inscrit. Il n'est pas absurde de diviser l'humanité en deux groupes distincts. Ceux qui manquent de vigueur pour s'imposer et ceux qui dominent leurs instincts, leur propre vie et celle des autres, ceux qui triomphent dans toutes les situations, qui surclassent leurs concurrents. Le monde a besoin de caractères forts comme il a besoin de caractères faibles. Ainsi a-t-il besoin de gens riches comme il a besoin de gens pauvres. Prétendre le contraire n'est pas seulement un mensonge éhonté mais l'hypocrisie la plus sale. Il est possible de déceler chez l'enfant les signes de la future réussite ou ceux du futur échec. Le règne pour les uns, la suffocation, l'humiliation et l'ennui pour les autres. Je n'ai plus beaucoup à t'apprendre, disait Mamboury à ma sœur, tu iras à l'étranger fréquenter les grands maîtres de musique.